

Bibliothèque numérique

medic@

**Fauchet, Claude. Eloge civique de
Benjamin Franklin, prononcé le 21
juillet 1790**

A Paris, chez J. R. Lottin, 1790.

Cote : 90945 t. 1 n° 3



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)

Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?90945x01x03>

ÉLOGE CIVIQUE

DE

BENJAMIN FRANKLIN;

Prononcé, le 21 Juillet 1790,

DANS LA ROTONDE,

AU NOM DE LA COMMUNE DE PARIS,

Par M. l'ABBÉ FAUCHET,

EN présence de MM. les Députés de l'Assemblée Nationale, de MM. les Députés de tous les Départemens du Royaume à la Confédération, de M. le Maire, de M. le Commandant - Général, de MM. les Représentans de la Commune, de MM. les Présidens des Districts, & de MM. les Electeurs de Paris.



A PARIS,

Chez { J.-R. LOTTIN, Imprimeur - Libraire-Ordinaire
de la VILLE, rue S.-André-des-Arcs, n° 27.
G. L. BAILLY, Libraire, rue S.-Honoré, vis-à-vis
de la Barrière des Sergens.

Et, au Palais-Royal,

Chez { Vi&A. DESENNE, l'aîné, Libraire.
J. CUSSEAC, Libraire.

M. D C C. X C.



Les Représentans de la Commune de Paris
ont arrêté, le 22 Juillet 1790, que cet Ou-
vrage feroit imprimé, présenté à l'Assemblée
Nationale, & envoyé, en Amérique, au
Congrès.



ELOGE CIVIQUE
D E
BENJAMIN FRANKLIN;
PAR M. L'ABBÉ FAUCHET,

Au nom de la Commune de Paris.

MONSIEUR LE MAIRE ET MESSIEURS,

La seconde création s'opère ; les élémens de la société se combinent ; l'univers moral sort du chaos ; le génie de la liberté s'éveille , il se lève ; il verse sur les deux hémisphères sa lumière divine & ses feux créateurs : une grande nation , étonnée de se voir libre , embrasse , d'une extrémité de la terre à l'autre , la première nation qui l'est devenue : les fondemens d'une cité nouvelle sont jettés dans les deux mondes : peuples frères , hâtez-vous de l'habiter ; c'est la cité du genre humain.

L'un des premiers fondateurs de cette cité universelle est l'immortel Franklin , libérateur de l'Amérique : les seconds fondateurs qui accélèrent ce grand ouvrage & l'élèvent à la hauteur de l'Europe , les législateurs de la France ont rendu , à sa mémoire , le plus solennel hommage

A

qui fût jamais accordé à la simple sagesse ; ils ont dit : « Un ami de l'humanité est mort ; l'humanité entière doit être dans la douleur. Les nations ont porté jusqu'ici le deuil des rois ; portons celui d'un homme ; & que les pleurs des François se mêlent à ceux des Américains, pour honorer la mémoire éternellement chérie d'un des pères de la liberté ».

La ville de Paris, qui a possédé ce grand homme, qui s'est enivrée alors du plaisir de l'admirer, de l'aimer, de recueillir de ses lèvres les maximes de la morale législative, & de recevoir de son cœur le goût du bonheur public, dispute maintenant à Boston, à Philadelphie, ses deux villes natales, puisque dans l'une, il est né homme, & dans l'autre, législateur, le sentiment profond de son mérite & de sa gloire. Elle a commandé cette solennité funébre, pour éterniser la reconnaissance & la douleur de cette troisième patrie, qui, par le courage & l'activité avec lesquels elle a su mettre à profit ses leçons, s'est montrée digne de l'avoir eu pour instituteur & pour modèle. En me choisissant pour son interprète, elle a déclaré, messieurs, que c'étoit moins au talent d'un orateur, qu'à l'âme d'un citoyen, au zèle d'un adorateur de la liberté, à la sensibilité d'un ami des hommes, qu'elle confioit cette fonction solennelle ; sous ces rapports, je puis parler avec une sainte assurance : j'ai pour

moi la conscience publique & la mienne. Puis-
qu'il ne faut qu'être libre & sensible, pour le
genre d'éloquence qu'exige cet éloge, je l'aurai.
Ma voix peut se faire entendre à la France, à
l'Amérique, à la postérité : je loue un grand
homme, instituteur de la liberté Américaine ; je
le loue au nom de la cité, mère de la liberté
Françoise ; je suis homme aussi ; je suis libre ; j'ai
le suffrage de mes concitoyens, c'est assez ; mes
paroles seront immortelles.

P R E M I È R E P A R T I E.

LES académies, les sociétés philosophiques,
les compagnies savantes qui se sont honorées
d'inscrire le grand nom de Franklin au premier
rang dans leurs fastes, peuvent seules acquitter les
hommages dus à son génie, pour avoir étendu le
domaine de l'homme sur la nature, & présenté
les idées les plus neuves, les plus sublimes, avec
un style simple comme la vérité, & pur comme
la lumière. Ce n'est point le naturaliste & le sa-
vant, que l'orateur de la commune de Paris doit
peindre ; c'est *l'homme* qui a fait faire des progrès
à la morale sociale ; c'est *le législateur* qui a com-
mencé & préparé la liberté des nations.

Il naquit au commencement du siècle, à Bos-
ton, capitale de la Nouvelle-Angleterre. Son père,
persécuté à Londres pour ses opinions religieuses

(car les Anglois, si flottans sur la religion, & qui en ont changé constitutionnellement tant de fois, au gré de la corruption des rois ou du fanatisme des chefs, ont toujours été, sont encore aujourd'hui persécuteurs), son père s'étoit réfugié dans le Nouveau-Monde, où le presbytérianisme Anglican n'étendoit pas encore son intolérante sollicitude, & laissoit respirer les consciences. Sa profession étoit obscure; mais c'est de cette obscurité, qu'il est glorieux de s'élever à la tête de sa nation, après l'avoir élevée elle-même à la tête du genre humain. Celui qui devoit être le fondateur & le président de la société philosophique de Philadelphie, le créateur & l'âme du congrès de l'Amérique, fut d'abord fabricant de chandelles. Parmi nous, le célèbre orateur Fléchier avoit commencé ainsi. C'étoit beaucoup, c'étoit un prodige que, sous l'aristocratie féodale, il fût devenu évêque. Les nobles héréditaires, les familles titrées (il en étoit alors en France; ce n'est que d'hier qu'il n'en existe plus) le regardoient avec la surprise du mépris, & ne concevoient pas l'erreur des ministres qui avoient laissé donner un évêché à un homme de néant. « Duc, répondit » l'évêque de Nîmes à l'un de ces contempteurs » effrontés, qui lui reprochoit l'état de son père; » c'est, en effet, ce qui nous distingue; si vous » étiez né comme moi, vous feriez encore des » chandelles ». Messieurs, je répète cette parole,

elle est du style de Franklin ; il auroit pu la dire à des lords d'Angleterre, & à tous les insulteurs du mérite, qui se croient dispensés d'en avoir pour occuper ; en vertu de leur nom, les premiers emplois dans le gouvernement, & obtenir, par l'inanité même de leurs titres, tous les honneurs de la société.

Un commerce aussi étroit, & qui ne présentait aucun objet de développement à la pensée, ne pouvoit pas convenir au génie de Franklin. L'imprimerie étoit à peine établie en Amérique ; il tourna ses vues vers ce bel art auquel sont attachées les grandes destinées de l'espèce humaine. Il en fit l'apprentissage assidu, d'abord à Boston, ensuite à Philadelphie, enfin à Londres, où, en même temps qu'il se perfectionnoit dans la typographie, son âme, toujours pensante, accumuloit, en silence, par ses observations sur les vices du gouvernement Anglois, les moyens de faire de cet art le plus utile usage pour sa patrie & pour le genre-humain. De retour dans la capitale de la Pensilvanie, il put dresser enfin, diriger & alimenter lui-même des presses d'où devoient sortir les lumières précuratives du grand jour de la liberté.

L'Amérique Angloise étoit destinée, dans les vues éternelles de la Providence, & dans les combinaisons, déjà mûres, du génie de Franklin, à voir élever, de son horizon, le soleil de justice

A 3

sociale, qui doit progressivement rayonner sur toutes les parties du monde. Ses colonies étoient formées d'hommes qui ne s'étoient pas trouvés assez libres en Angleterre; qui cherchoient la nature, inconnue en Europe; qui ne vouloient dépendre, dans leur religion, que du ciel & de la conscience; dans leurs mœurs, que de l'égalité civile & des loix; dans leur bonheur, que de la société domestique & de la simplicité des vertus.

Penn, le premier homme sorti du chaos social où étoient plongées les nations, avoit fondé *Philadelphie*, la ville des frères, & qui, à ce titre, qu'elle a si bien justifié, mérite d'être appelée la *capitale du genre-humain*. Elle est ouverte à la nature humaine, sans restriction; car la loi, qui excepte de l'admission dans la cité fraternelle, l'athée & le fainéant, comme n'étant pas des hommes, ne présente, ainsi que Franklin lui-même en a fait la belle observation, qu'une exception comminatoire & sans effet; « puisque, » s'il existoit, dit-il, un athée dans le reste de » l'univers, il se convertiroit en entrant dans une » ville où tout est si bien; & s'il y naissoit un » paresseux, ayant incessamment sous les yeux » trois aimables sœurs, la *richesse*, la *science* & la » *vertu* qui sont les filles du *travail*, il prendroit » bientôt de l'amour pour elles, & s'efforceroit de » les obtenir de leur père ». Délicieuse pensée,

digne du sage Philosophe, objet de nos hommages ! Elle peint, d'un seul trait, & Philadelphie & Franklin.

Prédicateur catholique, on me reprochera, sans doute, de faire l'éloge des Quakers, comme on m'a reproché d'avoir fait celui des Jansénistes ; comme on me reproche, à ce moment, de prononcer celui d'un Protestant, qui avoit même des opinions religieuses différentes de celles qui sont le plus répandues dans sa patrie. Ces reproches m'honorent ; ils partent du fanatisme, le plus grand fléau de la société. Oui, j'ai loué, oui, je loue, au nom de la Commune de Paris, & avec empressement, & avec amour, le philanthrope Janséniste, si l'on veut, mais très-catholique, mais très-saint instituteur des sourds & muets de naissance ; les vertueux Philadelphiens, simples & sublimes observateurs de la fraternité universelle ; le philosophe par excellence du protestantisme, le sage Franklin, qui, sans avoir la perfection de la croyance, avoit la perfection de la bienveillance évangélique. Et ici, Messieurs, puisque la question de la tolérance générale se présente, & qu'elle entre d'elle-même dans la chaîne des pensées qui doivent successivement compléter le tableau du grand moraliste que j'essaye de peindre, je m'arrête à cette idée ; & , en la développant dans les principes mêmes de ce sage, qui mérite aussi, dans un sens véritable, le nom

de *docteur des nations*, je poursuis mon sujet, & je remplis vos vœux.

Les hommes ne peuvent être frères, & par conséquent, sociables, quand les uns réprouvent les autres pour leurs opinions natives, & se croient, en raison de cette diversité, divisés entr'eux par la distance du ciel & des enfers. Nul ne peut juger les consciences que Dieu seul. Celui qui prononce que tel homme est libre de croire ou de ne pas croire telle doctrine, se rend coupable souvent d'injustice, & toujours de témérité. L'abus de la liberté constitue seul, au jugement de la Divinité même, une faute en tout genre, & sur-tout en genre de persuasion. Le premier génie de l'univers, avec le plus ardent amour du vrai, peut embrasser une erreur religieuse, & s'y trouver lié par la sévérité de sa conscience. Quel est le mortel audacieux qui prétendra pouvoir calculer toutes les lumières & toutes les ombres qui affectent le plus simple ou le plus sublime des esprits, & qui osera dire : « Il auroit pu croire comme moi » ? Il est des préjugés invincibles : les effets de l'éducation, les croyances qui enveloppent l'âme dans l'enfance & la jeunesse, les tableaux religieux qui emplissent les imaginations de terreurs augustes, les habitudes d'adoration, la sanction de l'amour donnée à des dogmes révévés, mille actes de

vertu, pratiqués, dans ces principes, par des âmes sincères, peuvent retenir inévitablement le plus droit & le plus juste des hommes dans une religion paternelle, mêlée d'erreurs. Le sage lui-même qui, par la force de ses réflexions & l'activité de sa grande âme, s'élève, en implorant l'assistance divine, au-dessus des vulgaires pensées & des superstitions populaires, ne fait que flotter dans l'immensité des conceptions éternelles, & redescend, avec une sainte frayeur, aux élémens de la foi primitive : il n'en sépare que le mélange impur par lequel le fanatisme en a évidemment, pour lui, altéré la simplicité vénérable. Sans doute, la paresse de réfléchir, de coupables passions, de libres abus de nos facultés peuvent nous retenir ou nous jeter, en matière de religion, dans des erreurs qui nous sont imputables. Mais il n'appartient qu'à celui qui lit dans les pensées & qui sonde les cœurs, de les noter dans le livre des consciences, & de les punir au jour de ses jugemens. Les seules actions manifestement contraires aux loix de la morale universelle, sont soumises à l'inspection de tous les hommes, & aux sentences de la société. Le vicieux, le méchant, l'être nuisible, lors même qu'il professe le vrai culte ; voilà l'ennemi de l'humanité : le vertueux, le bon, l'être bienfaisant, lors même que son culte est une erreur, voilà l'ami du genre-humain.

Telle étoit, messieurs, la doctrine du sage dont nous honorons la mémoire; & si c'étoit le lieu, il seroit facile de prouver, comme il le démontreroit lui-même, que c'est le véritable esprit de l'évangile qui n'est qu'indulgence, bonté, charité, fraternité, amour des hommes, concorde, paix, alliance générale, universelle unité. Cependant, hors de la catholicité, disons-nous, point de salut pour les hommes. Cette maxime est vraie, messieurs; mais ceux qui en déduisent l'horrible réprobation de tous ceux qui ont des cultes divers, & l'affreuse intolérance de presque tout le genre humain, sont des fanatiques & des imposteurs. Il est dans les principes avoués de la foi catholique, que tous ceux qui observent fidèlement la loi naturelle, c'est-à-dire, tous les hommes vertueux, appartiennent à la véritable église, & ont la raison éternelle, *Jésus-Christ*, lumière des âmes, pour instituteur & pour maître. Je prononce ce nom sacré, avec d'autant plus de raison, dans ce discours, que Franklin l'invoquoit avec un respect suprême. Mais ceux même qui ne le connoissent pas & qui pratiquent naturellement, comme le dit un apôtre, sa loi divine, seront jugés d'après la droiture de leur conscience, & arriveront, par les prodiges de sa grâce inconnue, à son admirable lumière. Ainsi, dans nos véritables principes religieux, nul ne peut prononcer la réprobation d'un seul homme.

parce que tous les hommes sont dans la main d'un père qui peut & qui veut les sauver tous ; c'est encore sa parole ; & que , si sa justice proscriit les méchans incorrigibles , il s'en est réservé à lui seul le final discernement , pour ne pas laisser l'enfer dans nos cœurs à l'égard d'un seul de nos frères qui poursuivent avec nous le passage de l'éternité. Doctrine vraiment catholique ! qui place tous les hommes dans la communion de notre amour , & nous montre sur-tout les sages humains de tous les pays du monde , qui ont honoré leur vie par de constantes & d'utiles vertus , comme les amis de Dieu , & les enfans adoptifs de l'église universelle.

Cette religion de la vertu par laquelle on aime Dieu & les hommes , & qui , selon nos écritures sacrées , est la seule pure & sans tache , étoit dans le cœur de Franklin & dans ses Œuvres. Il la prêchoit dans les ouvrages qu'il composoit , & qu'il imprimoit à Philadelphie. Il y mettoit une simplicité , une naïveté , une bonhomie , & cependant une intelligence , une sensibilité , un calme heureux qui faisoient les âmes. Il excelloit dans ces paraboles religieuses dont l'évangile fournit tant d'aimables & sublimes exemples. Permettez-moi , messieurs , d'en citer une des siennes contre l'intolérance & la persécution. Il y peint , dans le style antique de la Genèse , le patriarche Abraham exerçant l'hospitalité envers

un vieillard qui se refuse à la prière de bénédiction adressée au Dieu très-haut, créateur du ciel & de la terre. L'Etranger lui déclare qu'il n'adore que le Dieu de ses foyers, & qu'il ne veut point participer à un autre culte. Alors le zèle d'Abraham s'allume; il repousse l'homme, & le chasse, la nuit, dans le désert. Bientôt la voix de Dieu se fait entendre, « Où est l'étranger » ? Le patriarche répond : « Seigneur, il ne vous adore » pas; j'ai chassé cet infidèle ». Et Dieu dit : « Je » l'ai souffert, cent quatre-vingt-dix-huit ans; je » l'ai nourri & habillé, malgré sa rébellion contre » moi; & toi, homme pécheur, tu ne peux le » supporter une seule nuit » ? Abraham s'écrie : « J'ai péché Seigneur; que votre colère n'éclate » point ». Et il se lève; il court au désert; il cherche le vieillard; il le trouve; il le ramène à sa tente; il le traite avec amitié; & le renvoie le lendemain avec des présents.

Que ce trait, messieurs, est conforme à ceux des divines écritures! on y sent l'inspiration qui les dictoit; on est tenté de le chercher dans la Genèse, & l'on aimeroit à croire qu'on doit l'y trouver.

Une autre allégorie de Franklin, prise de son art, offre un beau témoignage de sa foi sur l'immortalité de l'âme; les purifications de l'autre vie, & la résurrection des corps : c'est son épitaphe faite par lui-même : « Mon corps, comme

la couverture d'un vieux livre dont le dedans est arraché, a renfermé un ouvrage qu'on ne retrouve plus ; mais il reparoîtra un jour, revu & corrigé par l'auteur ». — C'est admirable : comme ces paroles sont brièves & pleines de pensées ! la croyance évangélique, les espérances religieuses y apparoissent, y font sentir vivement le but de la vie, & le prix de la vertu.

Ainsi Franklin affermissoit doucement, dans ses ouvrages périodiques, qui avoient un prodigieux succès dans les colonies angloises du continent, les fondemens sacrés de la morale sociale. Il n'est pas moins inimitable dans les développemens de cette morale appliquée aux devoirs de l'amitié, à la charité générale, à l'emploi du temps, au bonheur de bien faire, à la combinaison nécessaire du bien particulier avec le bien public, aux fruits du travail, à la douce existence que procurent seules les bonnes vertus, qui nous mettent à l'aise avec la société & avec nous-mêmes. Les *Proverbes du vieux Henri*, la *Science du bonhomme Richard* sont entre les mains des ignorans & des savans : c'est la plus sublime morale usuelle rendue populaire, c'est pour tous les humains le catéchisme du bonheur.

Franklin étoit trop profond moraliste, & connoissoit trop les hommes, pour ne pas voir dans les femmes les arbitres des mœurs. Il s'appliquoit à perfectionner leur empire, & à les engager

à orner, de toutes leurs grâces, le sceptre de la vertu. C'est à elles qu'il appartient d'exciter les courages, d'accabler le vice de leurs dédain, d'allumer le civisme, & d'embrâser les cœurs du saint amour de la patrie. Sa fille riche, honorée de la publique estime, faisoit elle-même les premiers vêtemens de l'armée, & répandoit parmi ses concitoyennes l'émulation patriotique de servir de l'aiguille & du fuseau ceux qui servoient l'état avec le glaive & le canon. Avec quel charme de sagesse & quelle grâce de sentiment, ce grave Philosophe favoit converser avec les femmes, les aimer & s'en faire aimer, leur inspirer le goût des occupations domestiques, leur montrer le prix de l'irreprochable honneur, les appliquer à la première institution des enfans, à la seconde éducation des hommes, pour acquitter la dette de la nature, & remplir l'espoir de la société! Il faut l'avouer; il parloit, dans son pays, à des âmes faites pour l'entendre. Immortelles Américaines! je le dis à des Françaises; & elles sont dignes de vous applaudir; vous avez atteint la perfection de votre sexe; vous avez la beauté, la simplicité, les mœurs naïves & pures, les grâces primitives de l'âge d'or; c'étoit parmi vous que devoit naître la liberté. Mais la liberté, s'élevant dans la France, va y transporter vos mœurs, & trouver tout facile pour cette belle révolution qui peut seule consommer celle de

l'empire. Déjà nos citoyennes (car elles le sont devenues à l'instant) ne sont plus occupées des ornemens frivoles & des vains plaisirs qui n'étoient que les distractions de l'esclavage : elles ont excité les citoyens ; elles ont encouragé les généreux sacrifices : leurs délicates mains ont remué la terre, traîné les fardeaux, & concouru à dresser l'immense amphithéâtre de la grande confédération. Déjà, ce n'est plus la flamme d'une molle volupté qui brille dans leurs regards ; c'est le feu sacré du patriotisme. Les loix qui vont reformer l'éducation, & avec elle les mœurs nationales, se préparent : elles les devancent ; elles les fortifieront de leur influence heureuse, & feront les secondes créatrices de la Patrie.

Franklin n'omettoit aucun des moyens d'être utile aux hommes, & de servir la société. Il parloit à toutes les conditions, à tous les sexes, à tous les âges. Ce moraliste aimable qui descendait, dans ses écrits, aux détails les plus naïfs, aux familiarités les plus ingénues, aux premières notions de la vie champêtre, commerciale, civile & patriotique ; à des conversations d'enfans & de vieillards, pleines de toute la verdeur & de toute la maturité de la sagesse ; enfin à l'exposition des vertus obscures, faciles, heureuses, dont se compose la chaîne ininterrompue des momens de l'homme de bien ; donnoit à ses modestes leçons le poids immense du

génie, par la réputation qu'il acquéroit en même-tems d'être l'un des premiers naturalistes & des plus grands physiciens de l'univers. Il dominoit à-la-fois la nature dans les cieux & dans le cœur de l'homme. Au milieu des tempêtes de l'atmosphère, il régissoit la foudre; parmi les orages de la société, il maîtrisoit les passions. Jugez, messieurs, avec quelle attentive docilité, avec quel religieux respect on se plaisoit à écouter la voix amie de l'homme simple, qui prêchoit le bonheur, quand on pensoit que c'étoit la même voix toute-puissante du grand-homme qui commandoit au tonnerre. On lui laissoit électriser les consciences, pour en extraire doucement le feu redoutable du vice, comme il électrisoit le ciel pour lui ravir en paix le feu terrible des élémens. Il exerçoit, ô puissance de la sagesse & du génie! deux des attributs de la Divinité. Représentez-vous ce sage avec cette physionomie céleste, avec ce front calme & auguste, réunissant l'autorité sur le monde physique & sur le monde moral; ne ressemble-t-il pas à un dieu bienfaisant descendu sur la terre, pour éteindre le courroux des cieux & pour enseigner la vertu?

Les loisirs de Franklin étoient des actes de bonté, dont les détails, s'il n'étoient trop nombreux, feroient le charme de ce discours. Ses amusemens étoient des expériences qui tenoient du prodige, & dont une seule suffit pour vous en donner

donner une idée fidelle. Il fait lui-même, dans une lettre à l'un des plus savans académiciens de Londres (1), la peinture d'une fête qu'il donnoit à ses amis & au public, sur les bords heureux du Skuyskill.

Une étincelle électrique, sans autre conducteur que l'eau du fleuve, part & alluine, au même instant, sur les deux rives, l'esprit volatil préparé pour éclairer la fête; le choc invisible de l'électricité tue, aux yeux des spectateurs ravis, le gibier du festin; des instrumens électrisés tournent & cuisent les viandes, à la chaleur de la flamme éthérée; des coupes pleines de ce fluide subtil, & sans en rien perdre, s'emplissent de vin d'Europe; les sçavans convives de Philadelphie, habiles à éviter le contact labial qui feroit tout répandre, saluent, tour-à-tour, au bruit de l'artillerie d'une batterie électrique, tous les fameux électriciens de France, d'Angleterre, de Suisse, de Hollande, d'Italie, d'Allemagne: les échos des rivages répètent au loin ces salutations solennelles. Les joyeuses acclamations des peuples de ces contrées, naguères sauvages & désertes, mais aujourd'hui nombreusement habitées par une nation d'hommes nouveaux, qui ont fait l'alliance de la science & des mœurs, s'élèvent jusqu'aux cieux: ils appellent, par ces cris d'allé-

(1) M. Collinson.

greffe, tous les frères & tous les savañts du monde à cette grande fédération du génie & de la vertu, d'où doivent résulter la gloire & le bonheur du genre-humain.

Vous concevez, Messieurs, quel doux & impérieux ascendant un sage qui fait goûter à ses concitoyens de si nobles plaisirs, doit exercer sur leurs âmes élevées! Pas un moment de perdu dans sa vie; pas une de ses pensées qui n'aille au bien public; pas un de ses travaux & de ses délassemens qui ne dise aux hommes: « C'est » ainsi qu'on donne un prix à l'existence; c'est » ainsi qu'on est heureux ».

Je n'ai encore essayé de peindre que le philosophe qui, par la puissance de ses idées, & la communication de ses sentimens, donne à la morale sociale un charme inconnu, & une activité nouvelle. Franklin a formé des hommes: il avoit de plus grands projets; il vouloit créer des citoyens. Il a perfectionné la base des mœurs; il va, sur elles, construire les loix. C'est maintenant le législateur qu'il faut montrer; c'est l'électricien des nations qu'il faut voir en travail; c'est le compositeur & le consommateur du plus beau modèle de liberté, qui fût jamais présenté à l'univers, qu'il faut exposer dans toute l'élévation de son génie: & c'est à la France libre, c'est devant sa première législature qu'il faut fixer ce tableau. Il réveilleroit des esclaves; il y feroit transporter des François.

S E C O N D E P A R T I E.

« PASSANT, vas dire à Sparte que nous sommes
» morts pour obéir à ses saintes loix ». Cette
inscription des Thermopyles est le plus superbe
monument de la Grèce : il atteste que l'antiquité
a connu, dans un angle de l'Europe, des ci-
toyens. La cité de Lacédémone, la seule qui ait
mérité ce nom, par la séparation attentive des trois
pouvoirs qui organisent la cité (car l'anarchie d'A-
thènes, & le combat de tous les élémens civiques
dans Rome, interdisent à ces deux villes, d'ail-
leurs immortelles, cette gloire unique), la cité
de Lacédémone devoit cependant durer peu :
Elle n'avoit pas pour fondement l'humanité. Le
genre-humain lui-même ne se connoissoit pas
encore. Il falloit des siècles pour mûrir l'espèce
humaine ; & les Spartiates, qui étoient des ci-
toyens, n'étant pas des hommes, devoient dis-
paroître par la force de la nature, qui ne sup-
porte pas long-temps ce qui contredit son action.
Je place, par la pensée, un monument plus beau
entre les deux mondes : il s'élève du sein de la
mer Atlantide : il regarde l'Amérique & l'Eu-
rope : l'auguste image de Franklin le surmonte :
de ses mains, il inscrit sur les deux faces de la
pyramide, ces simples paroles : « *Hommes, aimez*
» *les hommes ; soyez libres, & ouvrez à tous les*
» *portes de la patrie* ». Législateur de l'humanité,

B ij

tes compatriotes Américains t'exaucent ; la France t'a entendu ; elle répète tes accents , & l'univers s'éveille.

Le foyer de lumière que le philosophe de la nature ne cessoit d'entretenir à Philadelphie , & qui répandoit au loin sa régénérante chaleur , ne jettoit pas seulement dans les âmes les étincelles des vertus privées ; il y versoit le feu de la liberté publique , qui compose la vie des nations. Des bords de l'Amérique , Franklin , les yeux attentivement ouverts sur les opérations politiques des métropoles Européennes , notoit leurs excès , suivoit la marche de leurs erreurs , relevoit le juste mécontentement qu'inspiroient leurs vexations , observoit la mesure de patience des peuples , prête à être comblée ; renforçoit les principes libérateurs ; prêchoit cependant la modération & la paix , jusqu'au terme où il n'est plus permis de souffrir la violence & l'injustice ; annonçoit la révolution inévitable : sa sagesse , combinée avec la folie du gouvernement , en faisant la prophétie de la liberté , l'accomplissoit ; & les Américains , ses frères , qui , se sentant cruellement tyrannisés , se croyoient encore loin de l'indépendance , étoient déjà les premiers citoyens libres de l'univers , dans son génie.

Les ministres d'Angleterre apprécioient l'ascendant de ce grand homme , & craignoient son influence : conformément à leur système corrupteur ,

ils se persuadèrent qu'en lui accordant un des emplois lucratifs dont ils dispoient dans les colonies, son intérêt pourroit l'engager à les maintenir sous le joug. Il fut nommé, par le roi, directeur général des postes de l'Amérique-Angloise. Il vit dans cette charge utile le bien de sa patrie & le sien. Il n'appréhenda pas que l'idée de tarir, par la révolution, cette source de richesse à son profit pût affaiblir son zèle pour la liberté de ses frères. Avant la pleine maturité de l'événement, il pouvoit perfectionner l'établissement le plus avantageux à la communication des idées, au rapprochement des hommes, & à l'activité du commerce. Il comprit que ses travaux en ce genre accéléreroient eux-mêmes la libération de l'Amérique. Il se trouvoit autorisé, par sa place, à se transporter continuellement sans être suspect à la métropole dans tous les cantons des colonies; il alloit y reconnoître les dispositions générales, les ménager avec sagesse, augmenter, avec prudence l'horreur de l'oppression, & précipiter sans effort la tendance des esprits vers la conquête des droits de l'homme & du citoyen. Quelques paroles pleines de ce grand sens, qui ne permet pas de les oublier, & qui fait fermenter les pensées généreuses, lui suffisoient le soir dans les hotelleries, durant la route avec les voyageurs, partout au milieu des patriotes empressés de le voir, pour jeter à chaque pas, dans les âmes, les fondemens de la patrie.

B iij

Franklin n'avoit point une vertu exagérée. Il étoit dans ses principes, qu'en cherchant les intérêts communs, on assûroit son bonheur. Il devoit perdre, il est vrai, un moyen de richesse, en détruisant le gouvernement oppressif dont il faisoit servir les faveurs personnelles au bien public encore plus qu'à son propre avantage : mais sa naturelle simplicité, sa prudente économie lui accumuloient assez de fortune pour être toujours dans l'aisance ; & il redoutoit la grande opulence pour lui-même comme pour ses concitoyens. Sous ce rapport, il ne faisoit donc point de sacrifice. Peut-être croiroit-on plutôt qu'il n'étoit pas généreux de profiter des dons de la cour & de chercher à en ruiner la puissance. Mais ce feroit rétrécir le sublime génie d'un sage à la mesure des esprits vulgaires. Franklin faisoit marcher de front deux pensées, de faire monter l'Angleterre elle-même, dans toute son intégrité, aux principes de la liberté civique, où d'y élever au moins son pays. Si la première idée réussissoit & c'étoit celle qui lui plaisoit d'avantage, le parlement Anglois auroit eu la pleine représentation nationale & coloniale ; le roi d'Angleterre auroit exécuté les volontés légales des citoyens dans les deux continens ; & la parfaite combinaison de la puissance législative de tous, & du pouvoir exécutif d'un seul, eût réalisé pour la Grande-Bretagne cette belle constitution destinée au bon-

heur de la France. Or, il n'étoit possible d'amener le gouvernement de Londres à cette perfection, que par les réclamations les plus vives des colonies : il servoit donc, dans ses principes, la métropole & la cour, en disposant les causes d'un changement qui auroit fait la gloire du parlement & du roi, en assurant la félicité de l'Empire. Mais, si le système de l'opposition Britannique se soutenoit impitoyablement ; si la cour s'obstinoit à vouloir écraser les Colons ; si les bons patriotes de l'opposition en Angleterre ne pouvoient l'emporter sur les mauvais citoyens vendus au despotisme ministériel, alors de viles considérations personnelles ne devoient point le toucher ; un grand exemple étoit dû à l'univers par les Américains ; la cause des peuples devoit être vengée, & il falloit que la liberté arborât son étendard sur un autre hémisphère. Ainsi toutes les vues de Franklin se concilioient avec la vérité, avec la justice ; & quelle que fût la dernière détermination des opresseurs, où il les servoit eux-mêmes en les réduisant à changer & à devenir des citoyens, ou il servoit toujours l'humanité, en établissant le premier gouvernement pleinement libre, qui eût encore existé dans le monde.

Les choses & les hommes ainsi disposés, il fut envoyé en Angleterre, par l'assemblée de Pensylvanie, pour y défendre, contre les entreprises de la cour, les intérêts des Colons. Il ne dissimula

B iv

rien & ne gagna rien près des ministres, qui dès lors se préparoient à écraser l'Amérique par l'impôt du timbre, & qui firent passer au parlement, par les moyens perfides dont ils ont l'usage, cet acte de tyrannie, qui provoquoit la liberté. Franklin leur annonça le résultat infaillible d'un tel excès de vexation. La réclamation fut en effet soudaine, ^{plus} unanime dans les Colonies. Elle parut le juste droit des citoyens qu'on opprime, à tous les généreux patriotes d'Angleterre où il en est beaucoup, mais où ils ne dominent pas : elle sembla une révolte d'esclaves qui veulent secouer l'autorité du maître; à tous les serviles fauteurs du ministère qui sont plus nombreux, & qui dominent.

Dans ces conjonctures décisives, Franklin fut mandé à la barre du parlement : il y fut grand comme la liberté. Il eut, à lui seul, devant l'aristocratie qui s'épuise en despotisme, la dignité de tout un peuple qui naît à l'indépendance. Il ignoroit les questions qu'on alloit lui faire; mais il se présentait avec son génie. Avant l'interrogatoire les questions étoient préparées; après, on auroit cru que c'étoient les réponses; pas une idée vague; pas une parole inutile : des pensées simples & vastes; des sentimens loyaux & généreux; les assertions les plus hardies, & les raisons les plus convaincantes; les dénégations les plus hautes, & les plus évidens motifs : la liberté

dans sa fierté mâle, & la vérité dans sa nudité pure : tous les premiers actes de l'insurrection Américaine, prouvés légitimes ; tous les nouveaux projets de la violence Anglicane, démontrés impuissans. « Soyons libres ensemble, ou nous le » ferons sans vous, & malgré vous. Si vous ne » retirez pas vos loix oppressives, nous continue- » rons d'en faire d'indépendantes. Si vous voulez » nous subjuguier ; nous triomphons. Vos armées ? » Il n'en est point d'assez nombreuses ; vos for- » ces ? il n'en est pas sur la terre capables de » faire plier nos volontés. Choisissez entre notre » amour & notre haine ; mais point de choix » entre les chaînes qui pourroient nous asservir ; » nous n'en supporterons jamais. Vous trouverez » des hommes que nulle puissance au monde, » si grande qu'elle soit, ne pourra dompter ». Voilà, messieurs, une foible image de la majesté de Franklin en face de l'Angleterre. Cynéas, vit à Rome, dans le sénat, qui dominoit l'Italie, un temple, une assemblée de dieux impassibles, & trembla : Franklin vit à Londres, dans le sénat, qui commandoit les mers des deux mondes, une cour, une assemblée de législateurs impérieux, & fut intrépide. Mais le ministre de Thessalie parloit en ambassadeurs au nom d'un roi ; & qu'étoit un roi devant les Romains ? L'envoyé de Philadelphie parloit en homme, au nom d'un peuple qui se créoit libre ; & des hommes libres

sont les premiers des êtres devant les Anglois. Il se retira honoré par la nation, mais convaincu que le parlement livré aux ministres, voudroit faire peser le sceptre sur l'Amérique, & le soutenir par le glaive; qu'on forceroit ainsi ses frères à défendre leurs droits, à consommer leur indépendance & à gagner la cause du genre humain.

Il revole à Philadelphie. Les sages Adams, le grand Wasingthon l'attendoient. Le sénat de Pyrrhus s'assemble: le premier congrès se forme; Franklin y siège, ou plutôt la liberté. Tout est résolu: les loix vont se rédiger; mais déjà elles existent; tous les colons sont citoyens: les troupes patriotiques vont paroître, les voici; tous les citoyens sont soldats. Le philosophe de l'humanité, l'ami de la paix, Franklin tenoit prêts, depuis dix années, tous les plans de l'armée insurgente. Les états des régimens & des compagnies, la solde, les instructions, tous les détails militaires, écrits de sa main, deux lustres avant l'insurrection, & déposés dans les archives de Philadelphie (1), attestent l'étendue & la prévoyance de ses pensées. Venez, Anglois; armez vos flottes; versez les guerriers de vos trois royaumes; répandez les mercenaires de l'Allemagne sur l'Amérique: elle

(1) Ils y ont été vus par M. Fleury, officier d'un rare mérite, qui a servi avec une grande distinction dans les deux Indes, & qui a eu la bonté de me fournir plusieurs notes importantes, dont j'ai fait usage dans ce discours.

est libre ; Franklin est dans ses conseils , Wasingthon régit ses armées ; vous trouverez par-tout contre vous la sagesse & la victoire. Jusques dans les surprises de la force & la férocité du brigandage qui signaleront par instans vos rares exploits , vous redoublez l'énergie des libres courages , la vive horreur des tyrans ; & vous ne ferez qu'affirmer aux états-unis de plus grands triomphes. Le contraste de l'humanité des soldats Américains dans vos défaites solennelles , & de la fureur de vos troupes serviles dans leurs succès impies , changera votre gloire en opprobres , & le sang de quelques peuplades paisibles immolées à votre rage en semences de victoires pour les combattans de la liberté.

Je n'entrerai point , messieurs , dans l'exposition des marches savantes , des combinaisons profondes , des ressources imprévues , des résistances invincibles , des actions décisives , des prodiges de gloire qui ont immortalisé les campagnes des armées de l'indépendance. Point d'argent , mais du fer : point de tactique , mais du courage : point d'expérience des combats , mais le génie de la victoire : point de discipline longuement préparée , mais un général subitement créateur. Des hommes qui veulent être libres , Franklin qui les dirige , Wasingthon qui les commande ; tous les succès sont expliqués. Cependant le fer même n'abonde pas ; il faut en tirer d'Europe :

les capitaines dignes du grand général sont peu nombreux ; il importe d'appeler des François.

Franklin septuagénaire revenoit du Canada, où il avoit couru, dans la saison la plus rigoureuse, pour les intérêts de la révolution, & où il avoit traversé, avec Montgomery, les fleuves & les lacs sur les glaces. On le nomme pour aller en France appuyer les efforts de Déan, & décider les secours qu'on devoit attendre d'une nation généreuse qui avoit subi, dans une paix forcée, par les fautes du gouvernement, tout l'orgueil impolitique & tous les intolérables outrages du ministère Anglois. Il part à l'instant même ; il n'a pas une pièce d'or ; sa patrie n'en a point : il arrive à Paris, avec une cargaison de tabac ; comme jadis, au moment où la Hollande voulut être libre, ses députés vinrent à Bruxelles, avec un convoi de harengs, pour payer leur dépense. L'admiration le devançoit ; l'amour l'accueille. Toutes les voix le célèbrent ; tous les regards le fixent ; tous les cœurs l'embrassent. Il parle ; il a réussi. Le traité de commerce avec les Insurgens est proclamé : les munitions de guerre partent de nos ports : l'Amérique les reçoit ; sa reconnoissance éclate : les hommes libres du Nouveau-Monde ont des alliés dans l'ancien ; ils y auront bientôt des émules.

A la voix de Franklin, à la voix de la gloire, paroît, jeune la Fayette : ou plutôt, disparoît de

L'Europe: montre-toi à l'Amérique étonnée de ta noble audace: que la France n'apprenne ta fuite immortelle qu'avec la nouvelle de ta première victoire dans le pays de la liberté.

Les Anglois furieux fondent sur nos vaisseaux: mais ils n'ont plus l'avantage de ces surprises perfides dont ils avoient précédemment usé, avant toute déclaration de guerre. Nous avons des armées navales préparées; Orvilliers, Estaing les commandent. Les flottes Angloises trouvent ici (1) une résistance invincible, & n'ont que la fuite pour ressource; là (2), elles essuyent des défaites éclatantes, & reçoivent, dans les ports de leurs propres îles, nos troupes qui en font la conquête. L'armateur Américain, Jones, fait des prises jusques sur les côtes de la grande Bretagne. Rochambeau est à la tête des légions Françaises dans les Etats-Unis. La Fayette est le héros des deux nations. Wasingthon est l'arbitre des victoires. L'indépendance est consommée. L'Angleterre, à son tour, est contrainte à la paix. Un grand peuple est souverainement libre: & des bords de la Seine, Franklin le préviseur, le directeur & l'ame de cette sublime nouveauté dans l'univers, renvoyant toute la gloire à ceux qui ont eu l'héroïsme de l'assurer par

(1) A Ouessant.

(2) A la Grenade.

les armes, reçoit, avec le calme de la philosophie, les félicitations de l'Amérique, de la France, des patriotes Anglois eux-mêmes, & de toutes les ames qui sentent l'humanité.

La souveraineté du peuple est établie : voici le moment de perfectionner la législation. Le négociateur, à la cour de France, étoit, en même temps, l'instituteur de sa république. Il tenoit prêté, il envoie, à ses frères, la constitution de la Pensylvanie, qui se lie à tous les établissemens des états confédérés. Les droits de l'homme se développent, pour la première fois, dans des loix simples & fécondes, comme celles de la nature; les droits du citoyen s'élèvent sur les bâses fondamentales de la société. L'organisation de la puissance publique se trouve combinée en rapport avec l'intérêt particulier de chaque homme & le bien universel de l'humanité, avec l'avantage individuel de chaque patriote, & la prospérité générale de la patrie. Les institutions de Franklin sont unanimement adoptées comme le code de la sagesse & du bonheur. Nous les avons fondues dans les nouvelles loix Françoises; & nous devons regarder ce grand homme, comme l'un des premiers compositeurs de cette constitution sacrée qui va bientôt atteindre toute l'élévation de la raison & de la justice, toute la perfection de l'ordre naturel & social, & qui sera le phare du genre-humain.

Ici, messieurs, l'intérêt de ce discours augmente & devient suprême. Il s'agit de comparer l'Amérique indépendante, avec la France libre, & de présager les destinées de l'univers.

Je l'ai dit; la première grande nation qui possède la *plénitude* de la liberté, c'est la nation Anglo-Américaine; la première qui s'apprête à jouir de la *perfection* de la liberté, c'est la nation Française; &, sous l'un & l'autre rapports, Franklin est le premier législateur du monde. Que les générations présentes & futures, entendent & jugent!

En Suisse, l'aristocratie sénatoriale domine; en Hollande, le stadoudérat rend au despotisme; en Angleterre, le peuple n'a qu'une représentation fautive; le ministère prépare les élections; il existe une chambre des pairs qui arrête tout à volonté; la cour obtient, avec l'argent, l'argent; avec l'argent les voix; enfin, en toute position d'intérêt public, le roi a un pouvoir d'empêcher absolu: s'il est un pays au monde où il n'y ait qu'un phantôme de liberté qu'on idolâtre, & point de liberté réelle qu'on sache aimer, c'est là. Mais ce phantôme étoit auguste; les imaginations angloises, exaltées par sa grandeur, ne voyant autour d'elles que des nations esclaves qui vouloient continuer de l'être, élevoient, avec toute raison, ce peuple au premier rang dans l'univers.

Franklin avoit dit aux Anglois: « Admettez

» tous les hommes qui tiennent à votre gouverne-
» ment, dans les diverses parties du globe, à
» une libre concurrence & à une égale représen-
» tation pour la législature : que le roi garde seul
» le sceptre de l'exécution & ne puisse l'étendre
» qu'au nom des loix faites par les députés &
» consenties par les colonies, comme par les
» provinces : vous aurez la suprême unité sociale
» & la grande monarchie de la liberté ! l'univers
» se fondera dans votre empire, ou du moins toute
» la terre se composera sur un si beau modèle ;
» vous aurez commencé le bonheur du monde
» & assuré la fraternité du genre-humain ». Il
parloit à des sourds volontaires qui n'entendoient,
n'embrassoient qu'une chimère de liberté pour eux,
dans leur île, & qu'ils s'obstinoient à ne vouloir
appuyer que sur une domination tyrannique,
au dehors. Mais l'Amérique, déjà la tête haute,
écoutoit son interprète : la France, quoiqu'encore
couchée sous ses vieux fers appesantis, ruminant,
dès-lors, dans sa pensée, les grandes leçons des
Mably, des Rousseau, prêtoit une oreille atten-
tive, & disoit : « Le moment viendra ; il approche ;
» ce que l'Angleterre n'a pas la sagesse d'entre-
» prendre, j'aurai la gloire de l'exécuter ».

Cependant les états Insurgens s'organisent en
république-fédérée. Tout autre gouvernement
leur étoit impossible. La perfection de l'unité ne
pouvoit s'établir dans une multitude de provinces
indépendantes,

indépendantes, dont chacune avoit le droit de s'instituer souverainement, sous les formes qui lui plairoient davantage. Le besoin mutuel de s'allier, de se tenir ensemble, de ne former qu'un peuple, donne naissance au congrès. Mais la puissance législative de ce grand sénat de représentans de tous les cantons-unis, n'embrasse que les points généraux des conventions communes, & ne confère au pouvoir exécutif national que l'autorité relative à ces vastes objets qui intéressent l'ensemble des états. Chaque province ensuite a son assemblée de législation propre, & son pouvoir d'exécution sans dépendance. Je le répète, la liberté est pleine; l'union est heureuse; mais l'unité n'est pas absolue, & ne pouvoit l'être. Comment instituer un chef suprême? Chacun des Etats-Unis avoit un droit égal à le donner; & des dissensions inévitables devoient résulter de la seule idée d'un *roi*. Aussi Franklin, qui voyoit une plus grande puissance & un gouvernement plus parfait dans le pouvoir exécutif, placé entre les mains du chef unique de l'empire Britannique, si cet empire se fût organisé dans les principes de la vraie liberté, comprit-il que cette forme étoit impossible pour les différentes colonies divisées de l'Angleterre, & qu'il falloit s'en tenir, avec sagesse, aux combinaisons les meilleures de la république fédérative. La création de la libre monarchie, du plus parfait des gouvernemens, nous étoit réservée.

C

Je te salue, France, vaste patrie de l'unité ;
soulève ton corps immense ; secoue tes chaînes ;
que le feu de la liberté les fonde en un instant ;
que la bastille & toutes les forteresses du des-
potisme tombent & disparoissent : que la Fayette
soit créé soldat de la patrie ; il sera citoyen
jusqu'à la mort ; la France l'élève, l'univers le
contemple, & il voit Wasingthon : que les re-
présentans élas de toutes les classes de l'empire,
ne forment plus de classes, & soient dans l'égalité
absolue, dans la pleine concurrence des voix,
un législateur unique. Hommes de toute la na-
tion, parlez comme un seul homme ; & que
toute la nation réponde : « C'est nous, c'est notre
volonté ».

Chef aimé des François, monarque, qui mal-
gré toi, n'avois eu que la fausse grandeur de la
cour, acquiers, par l'accession de ta volonté, la
vraie grandeur de la nation ; cesse d'être l'idole
impuissante d'une caste étroite & abhorrée de
despotes oppresseurs ; deviens le digne roi de vingt
millions d'hommes libres. Monte, tu seras le
premier prince du monde entier qui ait eu cette
gloire, monte sur le trône des loix ; & ne vois,
dans le large horizon de ton empire, que la li-
berté qui te donne & maintient la toute-puif-
sance de ton sceptre. Tu gouvernes des citoyens,
tu régis des hommes ; tu es roi : il n'y en avoit
pas encore eu sur la terre. Il falloit cette ma-

turité de l'esprit humain ; il falloit la France ; pour résoudre enfin le problème des siècles , organiser l'ordre social dans l'unité absolue , & lui donner un chef impassible comme Dieu , & , comme lui , invariable dans la justice.

Eternel modérateur des forces humaines , qui , selon votre parole , disposez tout avec un grand respect pour notre liberté (1) , c'est vous qui avez accumulé , en silence , les prodiges des causes & les miracles des événemens , pour opérer la création de notre bonheur. Mais , dans la combinaison de tous vos bienfaits , le plus grand est de nous avoir donné Franklin , & montré l'Amérique ; le plus propice est d'avoir mis dans la balance des destinées les génies de l'Assemblée nationale , & Bailly & la Fayette ; le plus heureux est d'avoir fait descendre , en un jour , la liberté dans Paris , dans les provinces , & disposé un roi qui l'embrasse. O succès ! ô mémoire ! Les nations ne peuvent se le persuader encore ; mais elles s'en émeuvent ; leurs doutes s'épuisent ; elles vont croire enfin qu'on peut être libre sous un chef : les tyrans frémissent ; leur règne passe : nous avons des frères de sentiments & de pensées par toute la terre. Encore un peu de temps ; & , dans une mutuelle indépendance , & dans une

(1) Tu autem dominator virtutis... cum magnâ reverentiâ disponis nos. S&P. 12. 18.

égale affection, les peuples de l'univers s'étonneront d'être heureux & de se trouver François.

Vénérable vieillard, philosophe auguste, instituteur de la félicité de ta patrie, moteur de la liberté François, prophète de la fraternité du genre humain, quel doux bonheur a embelli la fin de ta carrière ! De ton asyle fortuné, au milieu de tes frères qui jouissent en paix du fruit de tes vertus & des succès de ton génie, tu as chanté le cantique de la délivrance des mortels. Tes derniers regards ont vu autour de toi l'Amérique heureuse, au-de-là de l'océan la France libre, & dans un avenir prochain, le salut du monde. Les Etats-Unis, formant tous ta famille propre, ont pleuré le père de leur république ; la France, ta famille d'adoption, honore le générateur de ses loix ; le genre-humain, ta grande famille, te révérera comme le patriarche universel qui a fait l'alliance de la nature avec la société. Ton souvenir appartient à tous les siècles ; ta mémoire à tous les peuples ; ta gloire à l'éternité.



M. Veillard , intendant des eaux de Passy , intimement lié avec Franklin , a bien voulu , ainsi que M. Fleury , dont j'ai déjà cité le témoignage , me donner des renseignemens parfaitement sûrs , & qui ont servi de bête aux détails de cet éloge. J'avois eu moi-même le bonheur de connoître personnellement ce grand-homme ; j'avois plusieurs fois , mangé avec lui , chez M. Rey de Chaumont , dans sa belle habitation de Passy. Il avoit assisté à quelques-unes de mes prédications , & m'avoit donné des témoignages très-sensibles de son honorable estime. Je pourrois multiplier les notes qui appuyeroient tous les faits que j'ai exposés dans ce discours ; mais je préfère de placer ici seule & toute entière une grande pièce-justificative, que M. le Roi, de l'académie des sciences ; de la société royale de Londres ; de la société philosophique de Philadelphie , & garde du Cabinet de physique du roi , m'a fait la grâce de m'adresser ; elle m'est arrivée trop tard , pour servir à mon travail qui étoit fini ; mais elle confirme tout ce que j'ai avancé ; elle contient des détails précieux que j'ignorois ; elle ne peut qu'intéresser le public , sous tous les rapports & donner un grand poids à cet ouvrage.

C iij

Note de M. le Roi sur Franklin.

Je suis enchanté, monsieur, que, vous élevant au-dessus des vains préjugés du vulgaire, vous ayez formé le noble dessein de prononcer, au milieu de paris, l'oraison funébre de mon illustre ami, né protestant. Flatté de la confiance que vous voulez bien me montrer à ce sujet, je vais tâcher d'y répondre, en vous envoyant une notice sur ce grand-homme, de ce que j'ai pu me rappeler, par rapport à lui, & de ce qu'il m'a dit lui-même dans les nombreuses conversations que nous avons eues ensemble. Il faut que cette classe d'hommes, assez vains & assez imbéciles, pour avoir voulu établir parmi nous une ~~classe~~ privilégiée, à laquelle seule il appartenait de commander les armées, de juger les peuples & de siéger dans le conseil des rois; il faut, dis-je, qu'ils apprennent que M. Franklin étoit, comme l'illustre Fléchier, fils d'un chandelier de Boston, qu'il sortit de Boston très-jeune encore, n'ayant pas quatorze ans, à-peu-près comme de petits jeunes-gens, qui impatiens du joug de la maison paternelle, la quittent pour aller chercher fortune ailleurs; que ses courses l'amènèrent à Philadelphie, où s'étant présenté chez le seul imprimeur qui fut en cette ville; cet imprimeur crut voir dans cet enfant des dispositions & un naturel heureux, qui firent qu'il le prit chez lui, & lui apprit l'art de l'imprimerie. Je fais que M. de la Rochefoucauld, dans le discours qu'il lut à la société de 1789, le 13 de Juin dernier, donne à penser qu'il étoit garçon imprimeur, à Boston; qu'il quitta pour aller chercher de l'emploi à New-York & à Philadelphie. Cependant ce que je viens avoir l'honneur de vous dire me paroît certain, autant que ma mémoire puisse me le rappeler, il me semble qu'il me l'a

dit plusieurs fois, & que ses compatriotes me l'ont rapporté de même. Ils m'ont dit qu'alors qu'il arriva à Philadelphie, vers 1720, il n'y avoit dans cette ville qu'un seul imprimeur; que cet art curieux étoit presqu'inconnu à une grande partie du pays; que les gens des campagnes, qui venoient dans cette ville & qui étoient amateurs des choses intéressantes, alloient chez l'imprimeur où le jeune Franklin demouroit, & que là ils le voyoient travailler, & que frappés de son adresse & de son activité, presque toujours en s'en allant, ils lui donnoient des marques de leur libéralité. Surquoi il faut remarquer que les mœurs américaines étant les mêmes que les mœurs angloises, cet usage qui pourroit nous paroître extraordinaire, ne l'est nullement dans ces mœurs, où souvent on fait des galanteries de cette espèce aux jeunes-gens, sans qu'ils aient à en rougir. J'en ai été témoin plusieurs fois dans le temps que j'étois en angletorre. Je reviens à M. Franklin, mais la petite anecdote, que je viens de rapporter, étoit nécessaire pour expliquer un établissement dont il a été l'auteur, & qui a servi à tirer les colonies angloises, de l'amérique septentrionale, de l'ignorance où elles étoient, & qui a été le premier fondement de leur liberté, par les lumières qu'il a répandues dans le pays; car, avant d'être le législateur des Américains, il en a été comme l'instituteur. Avidé de connoissances, & ayant un désir insatiable de s'instruire, il sentit qu'à deux mille lieues de l'angletorre, ce n'étoit que par les livres qu'il pourroit y parvenir; mais comment en avoir, lorsque, dans tout Philadelphie, il n'y avoit peut-être pas, à cette époque, quatre ou cinq cents volumes. Il forma une petite société avec quelques jeunes-gens qui avoient les mêmes goûts que lui, & pour d'abord se procurer tous les livres qui étoient à leur disposition, il fut convenu que chacun des membres de la société, apporteroit ceux qu'il avoit, dans le lieu où ils

se rassembloient, pour en faire une bibliothèque commune. Cependant cette ressource eût été bien foible ; aussi il ne s'en tint pas là ; il fit consentir la société à contribuer d'une petite somme, tous les mois, pour acheter des livres à Londres, & les faire venir. Cette petite société ne tarda pas à être connue : d'autres jeunes-gens voulurent en être, nouveau fond de livres & nouvelles contributions. Les gens de Philadelphie ayant appris que la petite société avoit une collection de livres, voulurent en emprunter ; on y consentit bien volontiers, mais à la condition qu'ils payeroient une petite rétribution pour les livres qu'on leur prêteroit, & elle fut encore employée à les augmenter. Cette rétribution devenant toujours plus forte, & la société prenant de nouveaux accroissemens, on la vit dans peu d'années, avoir plus de livres, qu'il n'y en avoit presque dans toutes les colonies. Enfin cet établissement eut des suites si heureuses, que cette collection de livres, qui n'avoit d'abord été que celle de quelques particuliers, devint par la suite une véritable bibliothèque ; & que les autres colonies, ayant senti les avantages immenses qui résultoient d'un pareil établissement, l'ont adopté, au point qu'à Boston, à New-York, à Charles-Town dans la Caroline, & dans plusieurs autres endroits, il s'en est formé qui ont été l'origine des superbes bibliothèques qu'on y voit actuellement, & celle de Philadelphie pourroit aujourd'hui le disputer à plusieurs des plus considérables de l'Europe. Pardonnez, monsieur, ces détails, mais ils m'ont paru intéressans, nécessaires mêmes pour vous faire mieux connoître comment mon illustre ami a été la cause de l'instruction des Américains, & leur instituteur, en quelque façon, comme je vous l'ai dit. Cependant il pensa que tous les secours qu'il avoit procurés à Philadelphie, ne pouvoient pas encore le conduire où il vouloit arriver, il se détermina donc à passer en Angleterre, & ce fut vers

1724 ou 1725, ce qu'il y a de sûr c'est qu'il y étoit encore du temps de Newton, qu'il m'a dit avoir vu plusieurs fois & qui ne mourut qu'en 1727, & il y travailla en qualité de garçon imprimeur. Il me paroît, par tout ce que j'ai appris, que n'ayant alors que 20 ou 21 ans, il y vécut assez obscurément. Il repassa en Amérique : ce fut à son retour, à ce que je crois, qu'il persuada à l'imprimeur, chez lequel il avoit demeuré, de publier une gazette, à l'instar de celles qui paroissoient à Londres. Cette idée eut le plus heureux succès, & l'imprimeur, à qui elle valut beaucoup d'argent, après l'avoir associé avec lui, par reconnaissance lui donna ensuite sa fille en mariage. C'est de ce mariage qu'est sorti M. FRANKLIN, un des principaux du parti LOYALISTE, le fils ayant suivi un parti opposé à celui du père ; & madame BEACH, sa fille chérie, à la famille de laquelle il a laissé la plus grande partie de sa fortune, n'ayant laissé que quelques terres à M. Guillaume Franklin, fils du loyaliste & son petit-fils, qu'on a vu ici avec lui.

Livré à sa profession, il paroît qu'elle le mit dans le cas, après la paix d'Aix-la-Chapelle, par la fortune qu'il avoit acquise, il paroît, dis-je, qu'elle le mit dans le cas de pouvoir suivre entièrement ses goûts pour l'étude & pour la philosophie naturelle, & de commencer à servir plus particulièrement son pays, dans les affaires publiques ou d'administration : ce fut aussi quelque temps avant cette époque, qu'il commença à s'appliquer à l'étude de l'électricité, qui lui fit faire ces découvertes qui l'ont rendu immortel.

Une fameuse expérience, l'EXPERIENCE DE LEYDE, ayant donné à cette partie de la physique, un éclat & une célébrité qui excita l'attention de tous les savans de l'Europe ; un quaker célèbre de Londres, M. COLLINSON, qui étoit de la société-royale, envoya à M. Franklin quelques tubes de verre & d'autres instrumens propres à faire des expériences d'électricité. Il employa si heureusement ces in-

strumens , qu'il parvint , par leur secours , à ces découvertes qui l'ont immortalisé , comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire , monsieur , & le firent bientôt connoître dans toute l'Europe savante. Deux de ces découvertes caractérisent particulièrement son génie , celle de la distribution inégale du fluide électrique dans les corps , d'où résulte les phénomènes électriques qu'ils nous présentent ; l'autre plus grande & plus propre à frapper les esprits , celle du PARA-TONNERRE. Il ne sera pas inutile d'ajouter un mot sur cette découverte , pour vous faire mieux comprendre la nature du génie de mon illustre ami , & de quelle manière il savoit faire des applications heureuses des phénomènes & des effets , dont les conséquences échappoient aux autres physiciens. Un anglois , M. GRAY , avoit dit en mourant , que si l'on pouvoit comparer les petites choses aux grandes , il oseroit dire que l'électricité & le tonnerre ne sont qu'une seule & même chose. Ce fut en 1735 , que cet anglois , à qui l'électricité a les plus grandes obligations , osa faire cette comparaison. Plus les phénomènes se multiplioient , plus elle paroissoit fondée. Cependant , comment franchir l'intervalle qui nous sépare des nuages ; on s'étoit apperçu en Amérique que les pointes tiroient le fluide électrique des corps électriques , de beaucoup plus loin que les corps , qui ont une autre figure. Aussi-tôt il se saisit de cette idée , & dit : si la cause du tonnerre est la même que celle de l'électricité ; si les nuages , lors des orages , sont remplis de ce fluide , il n'y a qu'à leur présenter une pointe sur un lieu élevé , & soutenue convenablement , cette pointe s'électrifiera pendant cet orage. Cette grande & superbe conjecture parut extravagante aux gens qui ne savent pas s'élancer au-delà des idées ordinaires. Cependant il se trouva en France , un homme , M. Dalibard , qui eut le courage de tenter de la vérifier ; & le 10 de mai 1752 , un orage qui s'éleva au-dessus de MARLY-LA-VILLE , où son appareil étoit établi , justifia tout-à-la-fois , & la

conjecture hardie de mon illustre ami, & le courage de M. Dalibard, qui avoit tenté de s'assurer si en effet elle étoit fondée. Bientôt cette grande nouvelle-physique se répandit dans toute l'Europe, & une foule d'expériences & d'observations confirmèrent ce que M. Dalibard avoit vu le premier; aussi j'imagine bien, monsieur, que si vous jugez à propos de parler, dans votre discours, de cette sublime découverte, vous direz que ce fut en France, que l'observation s'en fit pour la première fois, & que c'est un avantage qui nous étoit réservé.

De cette découverte au para-tonnerre il n'y a qu'un pas; car, si les pointes tirent, de préférence à tous les corps autrement figurés, l'électricité des nuages, il s'en suivra incontestablement qu'une pointe élevée sur un bâtiment, aura cet avantage; & que, si elle peut transmettre promptement & sans obstacle, cette électricité à la terre, son réservoir commun, au moyen de barres métalliques, il n'en résultera aucun accident, & que ce bâtiment sera par-là entièrement préservé des ravages de la foudre, de-là

Eripuit cælo fulmen, mox sceptrâ tyrannis;

mais ce dernier hémiistiche appartient à des temps postérieurs.

Voilà bien des détails physiques, monsieur, mais aux bons esprits comme vous ils ne sont pas inutiles, parce qu'ils leur donnent lieu de mieux saisir les traits qu'ils veulent employer. Ce dont vous pouvez être assuré, c'est que vous avez ici en peu de mots exactement l'histoire & la théorie de cette grande découverte.

Les idées nouvelles & hardies de M. Franklin trouvèrent des oppositions dans la société-royale, à l'exception des conjectures qui furent vérifiées. Cependant, lorsqu'il repassa en Angleterre, vers 1755, on lui rendit plus de justice, & la société-royale lui décerna la médaille d'or qu'elle accorde annuellement au mémoire & aux expériences qui lui sont présentés, & qui contiennent des vues nouvelles, ou des faits intéressans & curieux; il y fut fort accueilli,

~~à Paris, où il vint pour la première fois en août 1789.~~

M. de Malesherbes remarqua fort bien, lorsque je le lui présentai, que mon illustre ami étoit le premier savant qui eût développé de grands talens pour les affaires publiques. Or c'étoit un avantage qu'il tiroit du gouvernement sous lequel il vivoit, qui donna lieu à l'effort de son esprit vers ces objets importans, qui intéressent le bonheur & la félicité de tout un peuple. A Paris, ce grand-homme, dans notre ancien régime, seroit resté dans l'obscurité; comment employer le fils d'un chandelier? ou bien si son génie pour les sciences avoit forcé les barrières, que lui opposoient son état, il auroit été d'une académie. Ne sentira-t-on jamais, que la chose la plus importante dans un état, étant d'avoir des hommes, on ne peut pas établir une trop grande concurrence, & que la probabilité d'en avoir, qui puissent remplir dignement les différentes places d'un état, augmente toujours en proportion du nombre de ceux qui peuvent aspirer à les remplir ou y prétendre. Je reviens à mon illustre ami, je me suis laissé entraîner par l'indignation que m'a toujours inspiré cet absurde tyrannie aristocratique, qui vouloit que les emplois de l'état n'appartinssent qu'à une seule ~~classe~~. Ce qu'il y avoit de plus incroyable, c'est que cette ~~classe~~ étoit certainement beaucoup moins capable & moins instruite, que celle du

TIERS tant méprisée.

Les réponses de M. Franklin donnèrent une nouvelle force aux colonies; elles augmentèrent les partisans qu'elles avoient dans le Parlement. Mais telle fut l'obstination du conseil du roi d'Angleterre à vouloir imposer les Américains chez eux, malgré leurs réclamations constantes, par le droit qu'a tout sujet de la Grande-Bretagne, de ne pouvoir être imposé que par ses représentans, que les esprits s'aigrissant de plus en plus, ils en vinrent à former un congrès, pour aviser aux moyens de faire les représentations les plus fortes, & de se soustraire à l'impôt du

— caste

— caste

— état

timbre. Pendant ce temps, mon illustre ami qui avoit joui de beaucoup de considération auprès des Ministres Anglois, car il avoit fait nommer son fils gouverneur de *New-Jersey*, ou de la nouvelle Jersey, commença à la perdre; il eut même une conférence alors avec M. Wedderburn, avocat-général de la cour du banc du Roi, où celui-ci, en véritable aristocrate, se permit de le traiter avec beaucoup de hauteur. Il fut question, même quelque temps après, de l'arrêter. Voyant ainsi que son séjour en Angleterre devenoit totalement inutile à ses compatriotes; il se disposa à partir, & il s'y prit avec tant d'adresse qu'il s'embarqua, & qu'il étoit en mer au commencement de 1775, qu'on le croyoit encore en Angleterre. On fait tout ce qui est arrivé depuis. On fait que, l'année d'après, en Juin ou Juillet 1776, l'Amérique déclara son indépendance, & qu'elle prit toutes les mesures possibles pour l'assurer. Je puis dire que ce fut chez moi, vers la fin de Juillet, ou au commencement d'Août que se rencontrèrent, au même jour & à la même heure, l'agent M. Déan qui venoit d'Amérique, pour négocier ici, & M. Beneroff qui venoit d'Angleterre pour l'aider dans ses travaux. M. Franklin, comme personne ne l'ignore, fut un des plus grands arcabouts de la Liberté, & travailla avec la plus grande force à tout disposer pour cette grande révolution qui devoit affranchir l'Amérique septentrionale. Le congrès l'envoya en Canada dans l'automne de cette année 1776, pour négocier avec les habitants, & les engager à faire cause commune avec les colonies, pour secouer le joug de l'Angleterre. Mais les Canadiens avoient été si révoltés des excès des Presbytériens de la Nouvelle-Angleterre, leurs voisins, qui avoient détruit & brûlé plusieurs de leurs chapelles, qu'ils ne voulurent jamais entendre aux propositions de ces colonies, quoique présentées avec toute l'évidence qu'il savoit mettre & donner aux choses dont il se chargeoit: le fanatisme

est un ennemi du bonheur des hommes, qui se trouve dans toutes les religions, & les Presbytériens des colonies Angloises ont conservé de leur origine un sombre dans leur caractère, & un esprit de tyrannie, qui s'est déployé non-seulement contre ces Canadiens, mais encore dans beaucoup d'autres occasions. Ayant échoué dans cette négociation, il revint à Philadelphie; & le congrès sachant la considération dont il jouissoit en France, & la réputation qu'il y avoit acquise par ses découvertes, le chargea d'y aller continuer, & tâcher de mettre la dernière main aux négociations que M. Déan avoit entamées ici d'une manière secrète. Quoique dans sa soixante-onzième année, il accepta cette commission délicate, & si importante pour le congrès, & arriva ici vers le 16 Décembre de cette année 1776. Les succès des Américains dans le Nord; la défaite du général Burgoyne par le général Gates, dans l'automne de 1777, déterminèrent enfin notre cour à écouter plus favorablement les propositions du congrès; & vers la fin de cette année, ou au commencement de 1778, on signa le traité d'alliance & de commerce avec les Américains, qui nous amena la guerre avec les Anglois. Je puis me flatter d'avoir contribué à faire signer ce traité; car, sachant les efforts que faisoient les Anglois pour engager les Américains à rentrer sous l'obéissance de la mère-patrie, j'en fis prévenir M. de Maurepas par un de mes amis particuliers, en lui faisant dire qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, s'il vouloit conserver l'alliance des Américains, & les détacher ~~de la mère-patrie~~. *S'initier avec les Anglois*

Jamais je ne vis d'homme aussi content, aussi joyeux que le fut M. Franklin, le jour que mylord Sturmond, l'ambassadeur d'Angleterre, partit de Paris à l'occasion de notre rupture avec sa cour. Nous avions dîné ensemble; & lui qui étoit ordinairement fort calme, fort tranquille, me parut, ce jour-là, un autre homme, par la joie qu'il faisoit éclater. Enfin, par une suite des événemens les

S'initier avec les Anglois
10

plus heureux, en moins de sept ans, l'Amérique septentrionale fut libre, & mon illustre ami eut le bonheur & la gloire, en 1783, de signer avec les Commissaires Anglois, la paix, & la reconnaissance de la liberté de son pays. Il avoit joui, jusqu'à ce moment, d'une bonne santé, cependant qui étoit troublée par ~~un~~ accès de goutte, mais, en 1782, il en eut un très-violent, & qui fut accompagné d'une colique néphrétique fort douloureuse. Il paroît que ce fut là l'origine de la pierre dont il a été attaqué depuis. Car, dans le cours de l'année 1783, il en eut des douleurs assez vives, & depuis elles n'allèrent qu'en augmentant. Un esprit plein de ressources les employa pour tout ce qui lui arrive; aussi trouva-t-il plusieurs moyens pour diminuer ses douleurs, & rendre son état plus supportable & moins fâcheux. Ses vœux remplis, & la paix faite, il n'aspiroit qu'au moment où il pourroit revoir sa patrie. Il demanda plusieurs fois son rappel au congrès; mais comment le remplacer? Cependant ce corps illustre, sur ses instances redoublées, nomma M. Jefferson pour son ministre en notre cour, & certes il ne pouvoit pas faire un meilleur choix, & nommer un homme plus digne de succéder à mon illustre ami. Son successeur arrivé, il se détermina à partir: ce n'étoit pas une chose facile que de se rendre au Hâvre, pour s'embarquer; il s'y rendit au moyen de voitures que la cour lui prêta. Il alla s'embarquer à Newport, dans l'île de Wight; & après la traversée la plus heureuse, il arriva à Philadelphie, en Septembre 1783, aux acclamations d'une foule immense qui s'empressoit pour le voir, & qui l'accompagna depuis l'endroit où il débarqua, jusqu'à sa maison. Peu de jours après son arrivée, les membres du congrès, & tout ce qu'il y avoit de plus considérable dans Philadelphie & dans les environs, vinrent lui rendre visite. Il fut ensuite nommé, deux années consécutives, président de l'assemblée

de

de Philadelphie ; & enfin, son grand âge, & la maladie dont il étoit attaqué ne lui permettant plus de s'occuper des affaires publiques, il demanda & obtint de s'en retirer, & de passer tranquillement le reste de ses jours au milieu de ses compatriotes à faire des vœux pour leur prospérité, & à s'occuper de son étude chérie, la philosophie naturelle. Une chose que j'ai oublié de vous dire, Monsieur c'est que, dans la traversée en Amérique, quoiqu'exposé aux douleurs de la pierre, il a écrit une longue lettre adressée à mon frère, sur différens points relatifs aux perfectionnemens qu'on peut tenter pour les vaisseaux, qui est pleine d'excellentes idées.

Vous avez vu, dans les dernières nouvelles qui nous ont annoncé sa mort, les honneurs qui lui ont été rendus. Ils sont tels qu'il les méritoit, & que devoit les rendre à sa mémoire un peuple libre, qui l'étoit par ses services & par les soins qu'il avoit pris d'élever son âme en l'éclairant sur ses droits. J'aurois une foule de choses à ajouter ; mais cette notice est déjà beaucoup trop longue. Je vous dirai, pour mon excuse & avec vérité, que je n'ai pas eu le tems de la faire plus courte, ayant mille choses à faire dans ce moment-ci ; au reste, je vous prie, Monsieur, de ne regarder ceci que comme la *sylva sylvarum* de Bacon, où il avoit rassemblé tout ce qu'il croyoit capable de pouvoir fournir à son grand édifice de la philosophie ; moi, j'ai cherché à réunir ici tout ce que j'ai cru qui pourroit contribuer en quelque chose à l'excellent discours que vous prononcerez en l'honneur de mon illustre ami. Cependant je ne veux pas finir sans ajouter un mot sur le véritable caractère de son esprit & la trempe de son âme. Tranquille, calme & circonspect, comme les gens de son pays, on n'a jamais pu citer, pendant tout son séjour ici, & dans les circonstances délicates où il se trouvoit, un mot une réflexion qu'on ait pu lui reprocher, ou qui ait pu

D

le compromettre ; ce qui est vraiment bien rare pour un homme que tout le monde observoit de près, vu le rôle qu'il jouoit ici. Il avoit tout le courage nécessaire sur les événemens ; mais de ce courage ferme qui appartient aux âmes élevées, qui, ayant tout considéré, regardent ces événemens comme des suites nécessaires & inévitables de l'ordre des choses. Quant à son esprit, il avoit un caractère particulier, & qu'on n'a pas assez remarqué, c'étoit de toujours considérer, dans les choses, la manière la plus simple de les envisager. Dans ses vues philosophiques & politiques, il saisissoit toujours, dans une question, le côté le plus simple. Si c'étoit dans une explication de physique, c'étoit encore la même chose. Dans la disposition d'une machine, c'étoit encore la même marche. Enfin, par un privilège heureux, lorsque la plupart des hommes n'arrivent au vrai & au simple qu'après un long circuit, & des efforts multipliés, son excellent esprit le menoit aux moyens les plus simples d'expliquer le phénomène préparé de construire la machine dont il avoit besoin ; enfin de trouver les expédiens les plus propres à faire réussir les projets ou les commissions dont il étoit chargé.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec les sentimens les plus distingués.

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur,

Signé, L. R. OY.

M. D C C. X C.

*Monsieur de Genestis de la part
de M. Le Roy*